

sais de voix

premiers romans du
Jean Thibaudeau,
dans sa préhistoire,
et la littérature
à lieu de recherche,
le et de résistance.

est un acte de dessaisisse-
ment et d'offrande, de résis-
sance aussi à l'uniformité.
Le geste d'ouverture qui
figure au premier des trois ro-
mans de ce volume avec *Imagi-
nations* et *Les morts*. Trois livres
qui ont paru aux Édi-
tions Minuit en 1966, 1968 et 1974, et
dont le premier, *Le pré-
cérémonie royale* (Minuit,
particulièrement remar-
quable).

Le cadre de ce que l'au-
teur appelle « roman comme auto-
biographie » : les trois romans sont à
lire en reliant le modèle rhéto-
rique des romans habituels de
ce genre de lecture. Rien de clas-
sique : saisie du temps, des
scènes successives d'actes,
de personnages, à un « je » fictif,
par la fiction elle-même
qui se joue en rien l'émergence
d'un caractère autobiogra-
phique commence avec ce « je »
qui se tourne sur l'aube d'un
nouveau jour à vivre où tout est
à inventer les gestes, les désirs. *De
souvenirs et de rêves*. En enjambant la
frontière, en s'imaginant
d'une manière de se départir
pour envahir un espace
entre des souvenirs qui
se jouent où on ne sait aller.
Un penchant nervalien
de la vie réelle. En faisant de
l'écriture une attente de sens.
« *Est-ce un nom ? C'est ce que
nous cherchons quand nous sommes
dans ce nom qu'on nous dit
à l'écoute, cité en épigraphe.* »
Le roman regorge son nom, Thi-
baudeau : les harmoniques, pas-
sage de l'autre, du rêve au réel,

du rire aux larmes, de l'amour à la mort.
Les fragments d'histoires, les scènes, les
séquences s'enchaînent, *embarquant* le
lecteur dans une temporalité éclatée, un
monde qui ne prend forme que par ana-
morphose, où vies antérieures et après-
mort sont contemporains. Des trans-
ferts, des adhérences, des dérives, une
façon d'entrer dans la nuit – une nuit
qu'il faut *imaginer* comme un radeau
qui se disloque –, et de se retrouver
confronté à tout ce qui écarte comme à
tout ce qui ramène, à l'instar des vagues,
du flux des paroles qu'elle et lui échan-
gent. « *Elle accroupie là-haut elle est assise
sur ses talons nus là-haut elle est dans l'herbe
avec le ciel au-dessus d'elle obscur et le vent,
les cheveux nus dénoués, et avec la lune, les
étoiles. Elle parle.* »

De roman en roman, le « moi » se dé-
coordonne, se confond avec les repré-
sentations dont il se laisse envahir. Se
lèvent les images – quelquefois réminis-
cences, quelquefois préfigurations –,
s'organise la musique du temps autour
de l'angoisse, de scènes de souffrance,
de crainte. Violence qui dénuode, fait de
ce triptyque un voyage initiatique
jusqu'au monde des morts, sur fond de
déchaînement passionnel « *Et j'admire
comme tu quand je ne peux encore que tes
cheveux ou rien / Que me plaindre et tu me
fais parler n'importe et je dis et je suis dans ta
bouche et enfin dans ta main et enfin* ». Les
points n'existent plus, la phrase épouse
le rythme du plaisir, des naufrages
d'Éros, de ce qui, dans l'amour, tend à
détruire l'autre. « *Et je frappe tes deux
lèvres tout agitées encore de tous les mots.* »

« *Le livre est comme ton corps les livres
comme les corps celui que je ne suis pas où je
vais* ». Les mots sont un chemin, l'écrit-
ture quête et mirage, poursuite du livre
qu'il s'agit de conquérir, d'arracher à la
nuit en s'abandonnant à ses propres fi-
gures nocturnes, au mystère des voix
élémentaires du vent ou de la pluie, en
prolongeant la marche jusqu'à ce que
le sol manque ou devienne falaise. En
amenant, par une nomination toute
musicale, les choses à trouver leur lieu,
leur lumière, leur voix, nulle part hors
du désir et du plaisir de désorienter le
temps, l'espace et les fantômes qui
nous hantent.

Richard Blin

OUVERTURE (Romans) DE JEAN THIBAudeau
De l'incidence éditeur, 350 pages, 22 €

ÉCRIVAIN PUBLIC DE LEILA SEBBAR

Bleu autour, 172 pages, 14 €

Leïla Sebbar explique volontiers que son désir
d'écrire vient probablement du fait qu'elle ne
parle pas l'arabe, la langue de son père (sa mère
était française) et qu'il n'a ainsi pas pu lui commu-
niquer des éléments de l'Histoire algérienne et fami-
liale. De ce « silence » serait née sa vocation.
Cette identité à cheval, sur deux pays et deux cul-
tures, imprègne toute l'œuvre de la romancière
– et on la retrouve dans ce recueil qui balaie
plusieurs lieux et périodes de l'histoire franco-ma-
grébine : l'exil, le déracinement courent comme
un fil rouge. Dans « La Santé » Mourad B. a cru
au mirage de la liberté, lui à qui on a donné des
adresses, des noms de compatriotes en France ; on
lui avait dit « *si tu viens, n'hésite pas. Il n'a pas hésité,
il ne connaissait personne (...) mais les amis du monde
arabe, comme ils aimaient à dire d'eux-mêmes,
habitaient ailleurs, portaient d'autres noms.* » Dans « La
vieille de la montagne », une grand-mère, exilée en
France, veut retourner en Algérie, le pays des « *cit-
ronniers* », de sa jeunesse et de ses souvenirs : ceux
de la guerre mais aussi de la jeune institutrice
française avec laquelle elle se baignait dans les
bassins d'irrigation. Ou encore, dans « La Tresse »,
l'une des nouvelles sans doute les plus réussies, un
peu étrange, un homme trouve par terre une
lourde tresse noire. Difficile ici de ne pas penser à
la nouvelle de Maupassant, « La Chevelure », dont
le narrateur développe un fantasme qui le conduit
à la folie. Pour le personnage de Sebbar, les
cheveux des Françaises « *ont une vilaine couleur. Qui
voudrait les toucher dans l'ombre de la chambre ? Pas
un seul homme... quels cheveux pourraient-elles coiffer,
avec quelle parure ? Leurs cheveux sont ras, en brosse de
chiendent, paille de fer rêche, dure, avec l'odeur et la
couleur terne du coiffeur de quartier, ils tiennent autour
de la tête, sans le poids des cheveux en tresse.* »

Avec tendresse pour ces exilés, mais sans
angélisme (pensons à cette jeune fille du « Baiser »,
à qui le foulard fait des « *œillères* » comme les
chevaux), Leïla évoque une Algérie de parfums
– l'eau de fleur d'oranger dans les cheveux, les iris
et les bougainvilliers – d'oliviers, de lumière et
peut-être de nostalgie.

Delphine Descaves